

BUREAUX: Rue Nain, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois. 12 f.
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. BERNARD
Le Nord de la France:
Trois mois. 12 f.
Six mois. 23
Un an. 44

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Ballier & Co, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 19 JANVIER 1871

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Bordeaux, 18 janvier.

Le ministre de l'intérieur aux préfets sous-préfets et généraux.

L'armée du général Bourbaki a de nouveau exécuté hier une attaque générale, l'ennemi s'est tenu sur une défensive constante et a subi des pertes sérieuses; mais grâce aux renforts qu'il a reçus de tous côtés et à la valeur de la position qu'il occupait, il a pu résister à tous nos efforts et sa ligne n'a pas été entamée.

La ville d'Avallon bombardée lundi, a eu une vingtaine de maisons plus ou moins atteintes et a été abandonnée depuis par l'ennemi.

Le général en chef, informé que les généraux prussiens, après avoir frappé l'arrondissement de St-Quentin de lourdes réquisitions, exigeaient encore de la ville le paiement d'une somme de 548,000 francs, a résolu de mettre un terme à ces exactions et a fait marcher sur cette ville une colonne volante sous les ordres du colonel Isnard.

Cet officier supérieur a rencontré l'avant-garde ennemie le 15 au Catelet et à Sellicourt. Il l'a chassé en lui faisant subir une perte de 30 hommes tués ou blessés. Une pièce de canon a été démontée. Le lendemain 16 le colonel Isnard est entré à St-Quentin après un léger engagement.

L'ennemi a fui dans le plus grand désordre, abandonnant 130 prisonniers et des approvisionnements considérables. Nos pertes s'élèvent à 2 hommes tués et 8 blessés.

La population de Saint-Quentin a accueilli l'armée avec enthousiasme.

Pour copie conforme: Le préfet du Nord, P. LEGRAND.

Havre, 18 janvier.

Hier 500 Prussiens avec 2 canons nous attaquèrent vers Saint-Romain. Ils lancèrent des obus sur le village. Ils ont été repoussés après une lutte vive avec pertes.

Nous avons eu 5 tués et 10 blessés.

Blandain, 18 janvier

L'armée du général Faidherbe est arrivée lundi à Fins, village situé sur la route de Cambrai à Péronne; à 17 kilomètres à gauche de Bapaume. Hier matin a eu lieu un engagement d'avant-postes. Les Prussiens se sont retirés devant le nombre. Hier soir, les Prussiens étaient signalés non loin de Bapaume et aux environs d'Arras. Le chef de la station d'Arras a reçu l'ordre d'évacuer tout le matériel possible vers Lille. Les Français réoccupent Saint-Quentin.

Pesth, 18 janvier

Dans la séance de ce jour de la délégation du Reichsrath, à propos de la discussion générale sur le budget des affaires étrangères, MM. Plener, Herbst, Rechberg, Sturm, Rechbauer, ont parlé en faveur de la maintien de la paix et des relations amicales avec la Prusse.

M. Kuranda a regretté la destruction de la pentarchie européenne.

M. Grenter a émis un avis contre une alliance avec la Prusse.

M. de Beust a réfuté, dans un long discours, quelques reproches qui lui ont été faits, et il a dit que les relations amicales avec l'Allemagne ont été établies sans porter atteinte à la dignité de l'Autriche, vu que cette amitié lui a été offerte.

Notre rapprochement avec l'Italie, a-t-il dit, nous rassure aussi sur les relations avec la Prusse.

Le chancelier s'est élevé contre le pessimisme, qu'il considère comme étant le plus grand ennemi de l'Autriche.

Dépêches prussiennes

Versailles 17 janvier

Un parlementaire se rend à Paris pour remettre des pièces importantes.

M. de Bismark va mieux, mais n'est pas rétabli.

De nouvelles munitions arrivent d'Allemagne.

Versailles, 17 janvier.

Le général Trochu a envoyé un parlementaire pour protester contre le bombardement des hôpitaux et des écoles. M. de Moltke a répondu que ces faits s'étaient produits par accident, à cause du brouillard.

Berlin, 16 janvier

Une photographie du fort de Vanves, prise à 7,000 pas, dénote que les murs ont été fort endommagés par la canonnade.

Berlin, 18 janvier.

Brevillers, 17. (Officiel.) — Dans la nuit du 16 au 17, le général Keller a occupé Frahier. Il a attaqué à l'improviste Chenebier, a pris des bagages et a fait 7 officiers et environ 400 hommes prisonniers.

Vers huit heures du matin, l'ennemi a attaqué vivement et à différentes reprises, mais en vain, Chagey, et à midi, Bethoncourt.

Près de Montbéliard et à l'ouest de Lure, il y a eu une vive canonnade.

A quatre heures de l'après-midi, l'ennemi, avec des forces très-supérieures en nombre, a attaqué le général Keller. Cependant, celui-ci a gardé sa forte position près de Frahier.

Nos pertes pendant les trois jours se sont élevées à environ 1,200 hommes tués et blessés.

Berlin, 16 janv.

L'Autriche a l'intention de demander à la conférence l'autorisation d'élargir aux frais communs des puissances, le canal du Danube aux Portes de fer.

Les puissances sont d'accord sur les points essentiels qui leur sont soumis.

L'Unique Dêsr du Roi Guillaume

LEQUEL NE SERA PAS RÉALISÉ

A l'occasion de la nouvelle année, le Roi de Prusse, a réuni en un banquet, à Versailles, les princes de sa famille, les princes ses vassaux et ses généraux, et au dessert il a prononcé le toast suivant:

« Je prends mon verre pour saluer la nouvelle année. Nous regardons le passé avec reconnaissance et nous envisageons l'avenir avec espoir. Des remerciements sont dus à l'armée, qui a marché de victoire en victoire. Mes remerciements personnels sont dus aux princes allemands qui ont été chefs dans l'armée ou tout au moins nos compagnons d'armes. Notre espérance se tourne vers le couronnement de notre grande œuvre par une paix honorable. »

On a dit souvent que, dans les écrits royaux, il faut savoir lire entre les lignes. Nous ne sommes pas condamnés à ce travail d'induction et d'interprétation pour la courte harangue que nous venons de transcrire; il suffit de la lire avec une attention ordinaire pour s'assurer qu'elle ne renferme, en réalité, que deux mots ayant, dans la pensée du Roi, une signification véritable et exprimant un désir ardent et, qui plus est, sincère: ces deux mots sont PAIX HONORABLE.

Oui, le roi de Prusse n'aspire en ce moment qu'à une paix honorable: il sacrifierait, nous en sommes certains, la moitié de ce qu'il a, comme richesse, comme puissance, comme gloire militaire, si, par ce sacrifice exécuté en secret et sans que l'univers s'en aperçût, il pouvait s'assurer et assurer à sa race et à ses peuples une paix honorable.

Or, c'est ce qu'il n'obtiendra pas, ce qu'il n'obtiendra jamais. Vous entendez bien, Messieurs les allemands, jadis nos hôtes, aujourd'hui nos ennemis et nos bourreaux, JAMAIS! Et c'est ici que, pour le vrai Sage, pour le philosophe, se révèle dans toute sa splendeur, une des grandes lois providentielles, laquelle peut se formuler ainsi: le bien attire et reproduit le bien; le mal attire et multiplie le mal.

Le peuple allemand — représenté par l'aristocratie prussienne, à qui il a confié ou laissé la mission de le représenter, — le peuple allemand s'est rué sur la France, d'abord pour repousser une agression injuste — nous le supposons sans l'admettre absolument. — Mais bientôt il a passé de la défensive à l'offensive; et depuis bientôt cinq mois, il se livre, sur le sol français, à une œuvre de destruction et de cruauté froide, absolument sans précédents dans l'histoire: car ce serait faire injure aux Huns et aux Van-

dales que d'assimiler leurs incursions presque bénignes à la dévastation méthodique des généraux en lunettes que Berlin a détachés sur la France en 1870.

Tout cela s'accomplit sous les yeux et avec la complicité muette de l'Europe entière, la fière Angleterre en tête, qui a eu, à Duclair, sa part des rebuffades prussiennes et les empoche avec une humilité inespérée.

Nous ne nous plaignons pas; nous reconnaissons qu'un peuple qui ne peut ou ne sait pas se défendre tout seul, n'est pas digne de vivre comme nation indépendante. Si la France doit revivre, ce sera par un effort spontané parti de ses entrailles; à défaut, elle périra comme ont péri d'autres nations qui la valaient bien, la nation romaine, par exemple.

Mais nous disons, en nous plaçant sur les hauteurs sereines de la sagesse, que le roi Guillaume de Prusse se fait une illusion cruelle quand il espère qu'il arrivera jamais avec la France à une paix honorable. Ses armées aguerries pourront encore remporter sur nos recrues de nouvelles victoires; après nous avoir battus sur la Moselle, sur la Meuse, sur la Seine, sur la Somme, sur la Loire, sur le Loir, sur la Sarthe, ses généraux pourront nous battre encore sur le Rhône, sur le Cher, sur la Méditerranée même et sur l'Océan, mais ils ne nous amèneront jamais à une paix honorable. Les armées de la Prusse sont condamnées à la victoire perpétuelle. Qu'un jour la fortune soit infidèle, à l'instant commence pour elles une série de défaites honteuses. Quant à une paix honorable, jamais elle ne s'établira entre l'Allemagne et la France, tant que le dernier Français de la génération présente ne sera pas descendu dans la tombe.

« Roi Guillaume! tel est le châtiement que la Providence vous réserve! Vous n'aurez jamais la paix, l'offrez-vous à la France à genoux; vous vous êtes condamné vous-même à nous écraser sans trêve, ni repos, ni fin. Vous avez ordonné à vos généraux de bombarder Paris, — ce Paris qui, il y a quelques années à peine, vous donnait une hospitalité si splendide! — Eh bien! continuez! Vos obus ont frappé, au fronton du Panthéon, toutes les gloires de la France, ils ont effondré le Val-de-Grâce consacré aux soldats malades, ils ont bosselé la coupole d'or des Invalides, défoncé les serres et incendié les collections du Jardin des Plantes. Est-ce assez? Non! continuez! Vous voulez que Paris ne soit plus qu'un monceau de cendres: faites! Mais après? au bout de ces hectares aurez-vous la paix honorable après laquelle vous courez haletant? Non! Vous entrerez à Paris sur un monceau de cadavres, mais l'âme de Paris se sera envolée, ou plutôt elle vous contempera, invisible et inaccessible, avec un mépris souverain et elle vous répétera: pas de paix!

Il faudra donc recommencer, ou continuer, à écraser la France, comme vous avez écrasé Paris. Admettons que le même constant succès accompagne partout vos armes, que la France, moins heureuse que l'Espagne, ne trouve pas à la fin son Pélasge, quel sera le résultat? Que la France aura été rayée de la liste des nations; mais la paix, la paix honorable, jamais vous ne l'atteindrez.

Car la paix est chose de confiance, de réconciliation, d'amour enfin; et dans le cœur des vainqueurs actuels de la France, il n'y a que haine, rage et fureur. La paix ne s'impose pas, elle s'offre du cœur au cœur: mais le cœur qui l'offre doit être pur.

Et voilà pourquoi il n'y aura jamais de paix entre l'Allemagne et la France. E. M.

La conférence de Londres s'est réunie mardi; cette première séance n'a toutefois été consacrée qu'aux formalités usuelles en pareille circonstance, et l'aréopage européen s'est ajourné à une semaine. Cette prorogation n'est sans doute qu'une marque d'égard à l'adresse de la France; on espère que M. Jules Favre pourra être rendu à Londres dans huit jours, et l'on a voulu attendre son arrivée avant de commencer les délibérations.

En tout cas, il n'est pas probable que cet ajournement soit l'indice d'une complication diplomatique de nature à rendre plus difficile la solution des questions qui font l'objet de la conférence.

Bien au contraire, tout porte à croire, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, que ces questions sont virtuellement résolues à l'heure qu'il est. Le langage de la presse anglaise et des journaux autrichiens et, ce qui est plus essentiel encore, les déclarations des feuilles les plus autorisées de Constantinople ne peuvent qu'affirmer cette supposition.

L'organe officiel de la Porte a publié ces jours derniers un article, qui a été fort remarqué, sur le caractère équitable des revendications de la Russie relative à la mer Noire. La feuille turque ajoutait que le gouvernement ottoman pensait d'autant moins devoir s'opposer à la présence d'une flotte russe sur la mer Noire, qu'il était convaincu que les forces navales turques seront toujours à la hauteur de celles de la Russie dans ces parages.

Dans ces circonstances, et en raison surtout de cette adhésion catégorique du principal intéressé à la notification russe du 31 octobre, il est permis de prévoir une issue prompte et satisfaisante aux travaux de la Conférence, en ce qui concerne du moins l'objet spécial de sa mission.

(Nord)

Les nouvelles des départements confirment jusqu'à certain point ce qui a été dit des succès du général Bourbaki dans la région de l'Est. L'armée sous ses ordres a pu s'avancer jusque dans le voisinage de Belfort; mais arrivée là, elle paraît avoir essuyé un premier échec, en ce sens, qu'ayant attaqué le général de Werder près de Montbéliard, elle n'a pu entamer sa position, malgré une bataille qui, d'après la dépêche prussienne a duré pendant toute la journée de dimanche dernier. Belfort continue donc à être investi, et il est à prévoir qu'après l'arrivée des renforts considérables dirigés de toutes parts vers ce point, les Allemands reprendront incessamment l'offensive contre le général Bourbaki.

Sur la Loire, le désastre du général Chanzy a été plus complet qu'on ne l'avait cru d'abord. Ce n'est pas à Alençon et à Laval, c'est beaucoup plus au sud, qu'il a dû se réfugier pour rallier son armée et sa proclamation à ses troupes prouve qu'il n'a plus qu'un espoir très-éloigné de reprendre sérieusement l'initiative. Cette déconvenue semble due, en grande partie, à la part que M. Gambetta avait prise, cette fois, à l'élaboration du plan stratégique de Chanzy. Le dictateur avait persuadé au général que la marche de Bourbaki aurait pour résultat inévitable d'entraîner à suite la majeure partie de l'armée du prince Frédéric-Charles, et qu'il ne resterait ainsi, sur la rive droite de la Loire, que le corps d'armée du duc de Mecklembourg. Comme toujours, Chanzy mal éclairé par ses avant-gardes, avait cru aux théories très-hasardées qu'on lui donnait comme des faits certains, et au moment où, appuyant à gauche il croyait tourner le duc de Mecklembourg pour marcher sur Paris, il a donné tête baissée sur l'armée de Frédéric-Charles qu'il croyait, depuis plusieurs jours, en marche vers l'Est.

(Courrier de l'Escaut)

On lit dans la Gazette de Cambrai:

Une canonnade assez violente s'est faite entendre dimanche pendant une grande partie de la journée dans la direction du Catelet. Il nous a été impossible de nous procurer des détails précis sur cette affaire.

C'est donc, sous toute réserve, que nous donnons les détails qui suivent:

Le 15, dans la matinée, une colonne de nos troupes venant de... se rendait au-dessus du Catelet pour déloger un corps prussien avec de l'artillerie, installée auprès du canal souterrain.

Un combat violent s'engagea et nos forces numériquement inférieures, commençaient à faiblir, lorsqu'une seconde colonne, sous les ordres du colonel Isnard venant de Masnières, lui apporta un utile renfort. La lutte devint plus vive et bientôt l'ennemi battit en retraite, fuyant dans plusieurs directions.

Nous garantissons la conclusion de l'affaire, mais il n'en est pas de même des renseignements que nous avons pu nous procurer à grand-peine.

Les forces ennemies étaient, dit-on, de 3 à 4,000 hommes. Il y aurait un grand nombre de Prussiens tués ou blessés, ainsi que plusieurs centaines de prisonniers. Depuis hier on annonce l'arrivée d'une colonne de ces derniers et de nombreux blessés.

L'occupation de Saint-Quentin par nos troupes paraît se confirmer par des renseignements que nous recevons au moment de mettre sous presse.

Dimanche dernier, dans la matinée, 300 Prussiens escortés de plusieurs canons, se présentaient sur le haut du Catelet. Sur leur réquisition, un déjeuner devait leur être servi, à 11 heures du matin, en dehors du village.

Au moment où chaque habitant se disposait à porter des provisions, l'armée française arrivait venant de Cambrai, forte de 10,000 hommes et de pièces de canon.

Au lieu de déjeuner, nos ennemis durent prendre leurs fusils et répondre à la fusillade des troupes françaises. Les Prussiens ne songèrent plus qu'à se replier jusqu'à Requiaval; la poursuite se continua jusqu'à 6 heures du soir.

On m'assure, écrit l'auteur de la lettre par laquelle nous avons sous les yeux, que nos ennemis se sont retirés sur St-Quentin, après avoir mis en ligne successivement des renforts considérables. A partir de ce moment, nous ignorons quel a été le résultat définitif de la bataille. Lundi matin, à 10 heures, on entendait du Catelet, de temps en temps, des coups de canon dans la direction de Saint-Quentin.

Dans la journée, trois éclaireurs prussiens arrivaient de nouveau dans la commune. Un zouave ayant fait feu sur eux, ils ont pris la fuite.

Les troupes françaises et allemandes avaient pris position sur des hauteurs qui dominent le Catelet. Le village se trouvant situé dans un bas fond entre ces hauteurs, les boulets passaient au-dessus de nos têtes et faisaient un vacarme épouvantable.

On évalue à 5 ou 6,000 le nombre des Prussiens qui se sont trouvés engagés contre les troupes françaises dans le combat du Catelet.

Ce serait donc à la suite de cet engagement et de la poursuite qui en a été la conséquence, que les troupes françaises auraient réoccupé St-Quentin hier soir ou ce matin.

Les pertes des Prussiens sont évaluées à 60 hommes mis hors de combat; ils auraient laissé en outre un canon entre nos mains. On parle de 15 blessés de notre côté. L'action principale paraît avoir eu lieu à Bellicourt, localité située entre le Catelet et St-Quentin.

(Indépendant de Douai.)

On écrit de la frontière belge, le 17 janvier, à l'Echo du Luxembourg:

Le moment critique est proche pour la forteresse de Longwy.

Les villages de Tellancourt, Cosnes, Mexy, Haulcourt, Cutry, Villers-la-Montagne, etc., entourant la forteresse, sont occupés par l'armée prussienne. Les communications sont barricadées afin d'éviter une surprise possible. On ne peut ici ni entrer ni sortir. Donc du côté de la France l'investissement est complet.

Les pionniers sont venus à Villers-la-Montagne et construisent un épaulement à une centaine de mètres du village. Là, il y aura une batterie de siège. Une autre sera établie près d'Herseange et une troisième à Tellancourt.

Les pièces de siège et les munitions nécessaires sont à Longuyon. Les Prussiens rétablissent la voie entre cette localité et Conz la Grandville, où se trouve l'état-major, chez M. le marquis de Lambertye.

Les Français avaient enlevé une très-grande partie des rails entre Conz et Longuyon pour blinder la poudrière. On envoya samedi une escouade prussienne pour enlever les rails entre Conz et Longwy, destinés à remplacer ceux pris par les Français entre Conz et Longuyon.

Les Prussiens s'étant approchés fort près de la gare, à 4,000 mètres, furent aperçus par le poste de douane de service à la gare et ce fut le préposé Gedard, un vrai Tyrolien sous le rapport du tir, qui ouvrit le feu.

Au bruit des détonations arrivèrent les gardes nationaux. Le feu dura de deux à cinq heures. Les Français eurent trois blessés. La perte des Prussiens est inconnue, mais a dû être sérieuse, les canons amenés sur les glacis ayant plongé leur feu dans les bois environnants, où les Prussiens avaient placé des hommes afin de protéger l'escouade chargée de l'enlèvement des rails.